

Entre novembre 2016 et février 2017, nous prenons des RER, des D, des B, des lignes H, 23, 368, T5. Nous sommes deux fois cinq paires d'yeux et d'oreilles orientées vers l'Est du Val d'Oise pour tenter de faire évoluer ce Contrat local d'éducation artistique : le Cléa. Pendant quelques mois, nous côtoyons les trajectoires humaines, artistiques, éducatives, urbaines, rurales, politiques ou commerciales qui traversent ce morceau de terre. Nos regards ne sont pas neutres, nous prenons en compte ce que nous découvrons petit à petit car ce qui nous importe, c'est de trouver l'articulation pertinente entre ce dispositif d'éducation artistique et le territoire qui l'accueille.

Nous rencontrons des responsables des services de la ville, des associations, des centres sociaux, des maires, des habitants, des artistes, des intervenants, des professeurs, des épiciers, des agents de la SNCF. Nous tentons de saisir qui a besoin de qui, qui n'a besoin de rien, de comprendre qui fait quoi, qui ne fait pas, qui fait beaucoup. Nous nous demandons qui est le public, s'il est captif ou non, jeune ou moins jeune ; qui va le chercher, qui le connaît vraiment. Nous entendons TAP, PAC ; DAC, DRAC, PQV, PLU, PEB, PGS, ZSP, ZUP, ZEP. Nous tentons de détricoter la toile, de comprendre, par exemple, quels sont les liens entre une zone de sécurité prioritaire et un grand musée national ou entre un temps d'activité périscolaire et un temps d'éducation artistique. On nous parle d'espoirs et d'épuisements, d'une foule de projets qui inventent mais qui ne franchissent pas toujours les portes des lieux dédiés. Avec un élu comme avec un collectif artistique, nous nous demandons si une politique culturelle peut ne pas se réduire à la programmation de lieux de spectacle ?

Nous entendons les avions qui filent au-dessus de nos têtes, leur bourdonnement auquel tout le monde ici s'est habitué. Nous nous promenons dans un village fantôme à Goussainville. Nous découvrons des quartiers flambants neufs à Fosses. Nous regardons l'église chaldéenne en pierre lie-de-vin, les boutiques de robes de mariage d'Argonville, le quartier de la gare de Villiers-le-Bel-Gonesse-Arnouville. Il y a ce souterrain qui nous relie à un quartier sur trois villes et ces épiceries, qui vendent chacune, différents types de lentilles corail. Nous entrons dans des médiathèques chaleureuses et des centres commerciaux arc-en-ciel. Nous entendons parler du pain de Gonesse et des silos à grains réhabilités de Louvres. Nous croisons une belle oie dans l'allée de l'Abbaye de Royaumont, un jour de janvier aux arbustes givrés. Nous buvons un café avec deux artistes qui s'activent sur un trottoir de Garges-lès-Gonesse. Il y a cette route à la diagonale du triangle qui, en deux trois coups de volant, nous mène des grands ensembles aux champs.

Si nous étions des oiseaux, on irait de Sarcelles à Gonesse en quelques minutes mais pour le prochain rendez-vous, il faudra compter un brin plus de temps. Nous regardons sur d'anciennes cartes postales les hippobus reliant les gares en plein champ de betteraves aux bourgs avoisinants. Nous pensons aux voyageurs d'hier, les ouvriers en quête de potager, les Parigots en quête de verdure et de légumes. Nous regardons les allers et venues chronométrées de ces milliers de voyageurs qui attendent sur les quais des gares, *clochers-ferroviaires* de nos agglomérations d'aujourd'hui. On se laisse charmer par la voix de cette radio RER D inventée par un conducteur qui racontait des histoires à ses passagers. Les BHNS et autres acronymes de nouveaux transports nous intriguent tandis que les habitants les attendent de pied ferme.

En passant, nous traînons aux Flanades, sans avoir rien à acheter. On tend l'oreille au comptoir vers les conversations en langues étrangères des buveuses de café du mardi matin. On traverse ce marché qui semble faire mille kilomètres, on se laisserait presque tenter par les claquettes à strass doré à 2 euros. On a parfois l'impression d'être à l'autre bout du monde, à Istanbul ou sur une île antillaise. Les hommes arrivent toujours d'un peu plus loin pour s'installer ici, dans ce Pays de France. Nous nous emmêlons dans des bretelles d'autoroutes et dans les tentacules de ce puissant aéroport qui digère dans son ventre des millions de touristes et d'hommes et de femmes d'affaires des quatre coins du monde mais aussi des milliers de travailleurs des trois départements sur lesquels son cœur palpite. Dans le ciel de ce Pays de France, les avions cadencent le quotidien. Les silhouettes montent inlassablement à la diagonale de nos champs de vision. Ce moteur régional, disons national a, en quelques décennies, bouleversé le paysage de cette plaine agricole. Le ciel nous montre la vitesse des flux contemporains tandis que sol nous rappelle la lenteur de la circulation locale. Les études nous parlent « d'une terre d'initiatives et d'expérimentations », de grands projets « totalisant des dizaines de milliers de nouveaux emplois et mobilisant plus de 15 milliards d'euros d'investissement. » Nous entendons aussi des taux de chômage « parmi les plus importants de France », des communes « parmi des plus pauvres de France », dans ce département que l'on dit « le plus jeune de France ». Nous écoutons le souvenir des révoltes et le nom de ces villes que tout le monde connaît avant d'y avoir mis les pieds, ces villages de début de siècle que le nombre d'habitants en expansion et l'Histoire ont transformés en banlieue.

En filant, nous voyons mille pancartes de bureaux à louer. Vu du ciel, au sud de ce territoire, il y a des zones urbaines, des villes denses et bétonnées. À la lisière nord du département, les zones se font plus vertes et pavillonnaires. En soupape, il y a des zones industrielles peuplées de hangars variés ou des zones d'activités en construction mais aussi, encore, quelques zones agricoles grignotées par de grands projets en développement. Ces territoires aux paysages hétéroclites font désormais partie de la même communauté d'agglomération. Une communauté, en biologie, c'est un système au sein duquel des organismes vivants partagent un environnement commun et interagissent. Nous employons malgré nous, de façon répétitive, le mot « territoire », peut-être faudrait-il ajouter un « s » à ce mot singulier.

Nous consultons toutes les études que l'on trouve : des cartes avec flèches et couleurs, des formes et des pourcentages, des images des futurs BIP et des comètes filantes dans un futur vert et joyeux. Pour « ces grands projets de territoire », on s'enthousiasme, on désenchanté, on essaie de se projeter. Nous assistons à des réunions d'opposants au projet du triangle de Gonesse qui déroulent des banderoles « *faites labour pas le béton* » et puis nous rencontrons des urbanistes. Il nous faut quelques temps pour comprendre pourquoi un chef de projet nous dit qu'« *Europa City c'est comme un téléphone portable et ses applications en vrai, dans la réalité* » et pour se figurer « *cette skyline incroyable qui depuis les toits-terrasse donnera à voir jusqu'à la tour Eiffel* ». Nous nous demandons si la piste de ski ou l'aquarium existeront vraiment à Europa City, comment ça changera le territoire ? Qu'est-ce que ça apportera aux habitants ?

Nous écoutons les plaintes des parkings puis nous comparons les standings des centres commerciaux. Dans les plus pimpants, des plantes en plastique poussent au milieu des espaces détente. Sur le parking en plein air d'un des plus chics, une vache en plastique broute son carré d'herbe factice. On se demande si c'est cynique ou ironique. Désormais, avant d'entamer n'importe quel chantier, on se doit d'effectuer une fouille préventive : on déterre le passé pour permettre la construction future. Au rythme de tous les chantiers en œuvre, les occasions ne manquent pas. Dans les vitrines des musées, les clés sont anciennes, les outils artisanaux, les pièces manufacturées. Dans une archéologie du futur, on se demande, naïvement, ce que comprendront de nos vies ceux qui fouilleront nos villes de béton, déterrants des cocotiers en diodes colorées, d'étranges matériaux chimiques ou des carcasses métalliques rongées par les siècles.

Dans le monde d'aujourd'hui, nous tentons de comprendre les métiers et les rôles de chacun : celui du travailleur culturel, du travailleur social, du professeur, de l'artiste, de l'urbaniste, du politique, de la région, du département, de la communauté d'agglomération. Nous tentons de saisir les différents niveaux de pilotage de ces trajectoires qui se croisent dans le ciel immense de l'éducation artistique. On se met à réfléchir à tout. Est-ce que les avions décollent tous dans la même direction ? Qui coordonne ? Comment habiter ce territoire ? Quelle est la place l'artiste ? Qui est concerné ? Qui connaît Cléa ? Comment on travaille ? On se dit qu'il faut se concentrer. Se concentrer sur ce contrat local, pour 8, voire 42 communes.

Avec les villes de Fosses, Louvres et Marly-la-Ville qui se sont portées candidates pour accueillir notre expérience-test, nous choisissons de travailler sur la mobilité. Cela semble concerner tout le monde par ici : ceux qui habitent, ceux qui travaillent, ceux qui politiquent. Nous sommes à accueillir à Archéa. Pendant trois jours, nous sommes une dizaine, agents des villes, associations, élus, habitants et artistes à se demander comment faire pour co-construire « une action artistique », *pardon*, « un geste artistique » lors d'une résidence, *pardon*, « d'une résidence-mission » sur une thématique pareille. On prend du temps pour comprendre quels sont les outils de chacun puis pour observer la gare, ses mouvements et ses alentours. À dix, on a plusieurs idées, nous en choisissons une qu'on expérimente un vendredi de mars, dans la gare de Fosses. Après, on se réchauffe à l'Espace Germinal, tout en tentant un bilan. Aujourd'hui, nous vous avons donné rendez-vous ici, en plein cœur d'aéroport, à vous représentants des communes ou membres d'associations, participants au précédent CLEA ou simples curieux... Nous pensons qu'il est nécessaire de se retrouver pour lire ensemble ces constats et défricher le chantier du futur CLEA sur ce territoire.